

À propos du regard dans « Le ravissement de Lol V. Stein » de Marguerite Duras : une approche « quantique faible » de la perception visuelle

On perceptions in Margaret Duras' novel Le Ravissement de Lol V. Stein: A weak-quantum theoretical approach to visual perception

Geneviève Mordant¹, Pierre-Yves Turpin²

¹ Psychanalyste, genevieve.mordant@gmail.com

² Professeur Émérite de Physique à l'Université Pierre et Marie Curie, pierre-yves.turpin@upmc.fr

RÉSUMÉ. Le regard court partout dans « Le ravissement de Lol V. Stein » de Marguerite Duras, tel le furet de la chanson. L'auteur a le génie d'en jouer de sorte que le lecteur, dont le regard suit celui de Lol qui tourne à s'y perdre autour de l'ex-amant et de celle qui l'a, de son regard, ravi, se perd à son tour en s'y fondant dans la lecture du roman. Nous posons que cette situation est analogue à celle rencontrée en physique quantique par un observateur penché sur l'objet de son étude pour en acquérir un savoir certain : l'observateur fait partie de l'objet étudié. C'est en suivant ce postulat fondamental posé par Niels Bohr que nous reprenons ici la question du fonctionnement et de la fonction du regard du point de vue phénoménologique, par une approche de la perception visuelle faisant intervenir les concepts de superposition d'états, complémentarité, intrication, symétrie et brisure de symétrie, tels qu'ils sont définis en mécanique quantique. S'appuyant sur la lecture du roman, cette approche est donc au joint de la littérature, des sciences humaines et des sciences naturelles.

ABSTRACT. Perceptions, and the interplay of visual perceptions in particular, are fundamental to Margaret Duras' novel Le Ravissement de Lol V. Stein.¹ The author skillfully guides the reader to follow Lol's own gaze as she desperately tracks both her former lover and the woman whose gaze had enraptured him, diverting him away from Lol. Tracking these characters, the reader in turn "loses track", and merges with the act of reading itself. We consider the analogous situation in quantum mechanics, in which the observer becomes part of the observed system. Starting from this postulate enunciated by Niels Bohr, we revisit the function and operation of visual perception from a phenomenological point of view, with reference to the notions of superposition of states, complementarity, entanglement, symmetry and symmetry breaking, as they are defined in quantum mechanics. This reading of the novel is thus at the critical junction of literature, human sciences and natural sciences.

MOTS-CLÉS. regard, perception, phénoménologie, mécanique quantique, complémentarité, intrication, symétrie.

KEYWORDS. gaze, visual perception, phenomenology, quantum mechanics, complementarity, entanglement, symmetry.

Lire un roman

Que se passe-t-il quand nous lisons un roman ?

Notre regard qui parcourt les lignes nous emmène pour un voyage à la rencontre du symbolique des signifiants de la langue et de leurs équivoques, de l'imaginaire où se fond notre identification aux personnages pris dans la variété des scènes, voyage qui nous fait rêver éveillés loin de notre réel insaisissable ou impossible à dire. C'est en tout cas tout l'art du roman que d'activer et de rendre vivantes les images de ce rêve éveillé, qui vient titiller nos sens, nos affects et jusqu'à notre corps.

Parmi nos cinq sens c'est le regard qui est électivement investi dans la plupart des relations entre les personnages du roman dans leurs situations, entre eux et tout aussi bien entre chacun d'eux et nous qui lisons. Cette instance du regard, avec celle de la vision en tant qu'acte de voir, est aussi convoquée par tous ceux qui font œuvre d'art, par tous ceux qui parlent ou écrivent sur la fonction de l'œuvre d'art, par tous ceux – anthropologues, philosophes, sociologues et bien d'autres - qui l'étudient

¹ Twice translated into English, as *The Ravishing of Lol Stein* (1964, USA) and *The Rapture of Lol V. Stein* (1967, UK).

extensivement en sciences humaines, jusqu'à Lacan qui fait du regard l'un des quatre principaux objets de la pulsion à côté de la voix, de l'objet oral et de l'objet anal de Freud.

Pour autant la vision et le regard ne sont pas étrangers aux sciences dites naturelles. Dans ce domaine il y a cependant une différence majeure avec celui des sciences humaines, qui consiste en ce que le sujet de la science se doit de *rester extérieur à l'objet* qu'il étudie : on dirait dans le « champ psy » qu'en tant que sujet il reste forclos de l'objet. Pourquoi ? Parce qu'en sciences naturelles le sujet fait, à propos de son objet d'étude, une œuvre visant à établir des certitudes – ce qui n'est pas œuvre de vérité - qui soient acceptables et vérifiables *par tous*, en tout cas par tous ceux qui sont placés dans les mêmes conditions d'observation de l'objet. Les sciences naturelles sont du domaine du « pour tous ». À l'évidence ceci vient en contraste avec le domaine des sciences humaines où il y a bien souvent en filigrane, de la part de ses acteurs pris un par un, un certain « ceci est mon opinion... ».

Notre propos est ici de profiter du bougé magistral introduit en sciences naturelles, au tournant du XX^{ème} siècle, par l'avènement de la physique quantique élaborée dans le domaine de l'infiniment petit pour déboucher au delà des impasses de la physique classique, et dont l'un des acteurs majeurs fut Niels Bohr. Pour Bohr et ses élèves de « l'École de Copenhague », il n'y a pas d'en-soi d'un système (physique) qui soit connaissable indépendamment d'une observation ou d'une mesure sur le système lui-même, et l'observateur (à prendre au sens large : sujet, appareil, particule élémentaire servant à la mesure) *fait partie* du système qu'il étudie. Partant de ce postulat nous proposons de revoir à nouveaux frais, à propos du regard, la question de sa fonction à partir de la phénoménologie de la perception visuelle : le roman de Marguerite Duras nous y engage, au joint de l'art littéraire, des sciences humaines et des sciences naturelles.

À la rencontre de Lol, chez Marguerite Duras

Tout le roman « Le ravissement de Lol V. Stein » de Marguerite Duras est parcouru par une inépuisable soif de regard. Celui de Lol n'atteint jamais son objet, mais reste toujours tendu vers lui. Ce regard est fondamentalement orienté vers un vide, un manque laissé par l'amant que l'autre femme a ravi : n'y a-t-il pas chez Lol une angoisse logée entre le désir de remplir ce vide et la jouissance de porter son regard vers ce trou, vers l'objet qu'elle ne peut nommer ?

Cette question est activée aussi chez nous, qui lisons ce roman. Quoique le regard soit central à l'œuvre : « Qu'on vérifie, ce regard est partout dans le roman² », nous ne savons plus qui regarde, qui est regardé, ou qui regarde qui, dans notre lecture. On est perdu, il n'y a pas de centre à partir duquel se repérer. « La ravisseuse est Marguerite Duras, nous les ravis³ » : c'est là son art. À s'identifier à Lol et à la suivre, on s'y perd de même : « De s'identifier à la perte de l'héroïne on perd la structure de ce qui se passe [...]. Le sujet est [...] ou bien devancé ou bien traversé par celui auquel il veut s'identifier⁴ ».

Pour répondre aux questions posées par le regard de Lol tournant autour de son vide, qu'on relise dans le roman la scène dans laquelle Lol est enfouie la nuit dans un champ de seigle. Elle épie devant elle, comme au travers d'un cadre perdu dans l'obscurité, l'action qui se déroule dans une chambre éclairée de l'Hôtel des Bois où se trouvent son ex-amant et la femme qui lui a ravi⁵. Cette scène résonne avec celle de l'apologue de Sartre, décrivant un voyeur qui regarde par le trou d'une serrure : un autre cadre au milieu de l'ombre. Le voyeur est soudain surpris par un bruit de pas fait derrière lui par un autre, pas encore présent mais qui sans doute arrive. Il est capté et figé par la honte qu'il ressent, en tant qu'être objectivé par cet autre qui pourrait le regarder⁶. Le voyant *se voit pouvant être vu alors qu'il est en train de voir* et le regard est précisément ce retournement par lequel le sujet apparaît à lui-même comme un *regard regardé*.

² Jacques Lacan, « Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein », *Autres Ecrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 194.

³ Jacques Lacan, *ibid.* p.191.

⁴ Eric Laurent, intervention dans le cadre du Cours de J.-A. Miller « *Les Us du Laps* » n° 19 du 24 Mai 2000, inédit.

⁵ Marguerite Duras « Le ravissement de Lol V. Stein », Folio 810, Gallimard, Paris 1964, pp. 58 – 66.

⁶ Jean-Paul Sartre, « Le regard » dans *L'Être et le Néant*, Paris, Gallimard, 1943, p. 292-341.

On peut ensuite se reporter à la phénoménologie de Merleau-Ponty qui, critiquant le caractère objectivant de Sartre – dans cette relation intersubjective, les actions du regardant et du regardé sont « observées comme celles d’un insecte »⁷ –, lui reproche d’effacer l’enracinement du voyant dans le monde. Chez Merleau-Ponty la conception du regard fait signe vers l’incarnation du sujet. Le voyant a un corps, visible, et fait partie de l’énigme de la visibilité : « Dès que je vois, il faut que la vision soit doublée d’une vision complémentaire ou d’une autre vision : moi-même vu du dehors, tel que l’autre me verrait, *installé au milieu du visible*, en train de le considérer d’un certain lieu »⁸.

Lacan enfin, après Merleau-Ponty, pousse encore plus loin la question du regard du voyeur « installé au milieu du visible ». Dans le *Séminaire XI* il donne son fameux apologue de la boîte de sardines, qui flotte sur la mer et lui renvoie en brillant un rayon de soleil : la boîte le regarde mais ne le voit pas, il s’agit d’un regard aveugle. Ainsi nous sommes regardés, sans nécessairement qu’il y ait un œil pour nous voir. Cependant la schize de l’œil et du regard, empruntée à Sartre, passe chez Lacan par l’inconscient⁹. Lacan effectue là un déplacement de taille qui complète l’analyse phénoménologique de Merleau-Ponty : il y ajoute « le sujet se soutenant dans une fonction de désir »¹⁰. Et ce qu’il développe dans son apologue, c’est le devenir - tâche du sujet dans la fonction du regard, l’opération propre de cette tâche étant de *faire entrer le sujet dans le tableau*. C’est aussi bien ce que Daniel Arasse nous révèle avec humour à propos du regard de la peinture – « de » étant ici à prendre aux deux sens objectif et génitif - dans l’épisode intitulé « Le regard de l’escargot »¹¹.

Pour une autre approche phénoménologique de la perception

Quant à nous, lecteurs de Marguerite Duras mais aussi éclairés à la fois par les sciences naturelles et la psychanalyse d’orientation lacanienne, nous voulons proposer une autre manière d’aborder le problème de la phénoménologie du regard et de sa variabilité par rapport à l’objet, en nous plaçant dans le domaine de la modalité visuelle de la perception. Il s’agit de considérer celle du regard porté sur une forme placée dans un espace tridimensionnel : on sait que pour des raisons purement géométriques, en tournant autour de l’objet, en changeant de position, la perception visuelle de cette forme est différente, instable, voire équivoque d’un point de visée à un autre. On sait aussi par ailleurs que la psychanalyse nous a appris qu’*au niveau mental* l’inconscient a quelque chose à voir, chez le sujet, avec les phénomènes de corps relatifs à la perception. C’est à partir de cette seconde considération que nous proposons une autre approche, que nous appellerons “quantique faible”, pour rendre compte de l’équivocité et de l’instabilité du regard évoquées ci-dessus, du point de vue purement phénoménologique, en s’appuyant sur le discours de la physique quantique.

Mais d’abord qu’entendons-nous par « une approche quantique faible » ? Répondre à l’interface entre sciences naturelles et sciences humaines revient à poser le problème suivant : parmi les concepts fondateurs de la mécanique quantique destinée à représenter et interpréter des phénomènes observés en physique de l’infiniment petit, quels sont ceux qui restent pertinents ou applicables au-delà de leur champ d’origine, et quels sont ceux qui ne le sont plus ? Ou encore : quels sont ceux dont on peut trouver un équivalent, au moins qualitatif, dans le nouveau champ d’études ? En quelque sorte une théorie « quantique faible » sera moins riche en concepts que la théorie formelle de la mécanique quantique, donc plus pauvre et plus lâche en termes de contraintes, mais à ce prix gagnera en possibilités de généralisation ou d’extension à d’autres champs.

Nous proposons ici de montrer que quatre des concepts majeurs de la mécanique quantique peuvent rester pertinents pour une approche de ce qu’il en est de la phénoménologie de la perception par le

⁷ Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945, p. 431.

⁸ Maurice Merleau-Ponty, *Le visible et l’invisible*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1964, p. 175.

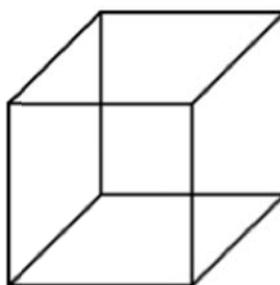
⁹ Serge Cottet, « Sur ‘Sartre avec Lacan’ de Clotilde Leguil », *Lacan Quotidien* n°183, Mars 2012 (en ligne).

¹⁰ Jacques Lacan, *Le Séminaire livre XI*, « Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse », texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 80.

¹¹ Daniel Arasse, « On n’y voit rien », *Folio essais*, Denoël Paris 2000, pp. 31 – 56.

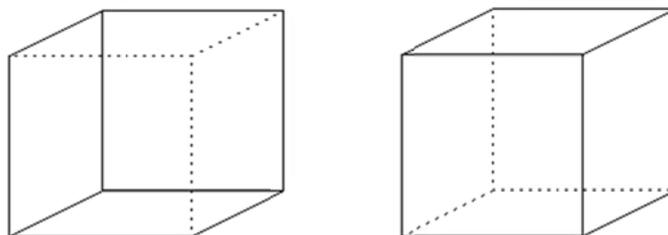
regard, en rapport aux personnages du roman de Marguerite Duras et au lecteur. Il s'agit de la superposition d'états, de la complémentarité, de l'intrication et de la symétrie.

Pour avoir une idée de ce dont il s'agit dans ce champ, prenons un exemple simple de relation duelle entre un objet à deux dimensions et un sujet - observateur.



Dans la perception du « cube de Necker » dessiné ici à *deux dimensions* sur une feuille de papier on peut, au niveau le plus élémentaire d'interprétation, le voir simplement comme un ensemble de segments de droite tracés sur la feuille. À un niveau un peu plus élaboré, on peut voir la même figure comme un cube *représenté en perspective* sur cette feuille - perspective dont le point de fuite est à l'infini -, correspondant à l'interprétation perceptive d'un *volume* dans un espace à *trois dimensions*.

Allant un peu plus avant dans cette seconde « manière de voir », on peut réaliser que le cube peut être vu (perçu) avec *la face avant* située soit « en haut à droite », soit « en bas à gauche » – le point de fuite étant alors à l'infini en bas à gauche ou en haut à droite, respectivement - (voir ci-dessous). De plus, cette perception de la place de la face avant du cube peut changer au cours du temps pour un même observateur : elle est donc *instable*, et peut même donner lieu à des pseudo-oscillations. Il y a chez le sujet, dans cette seconde manière de percevoir en volume, la possibilité d'un phénomène de bistabilité perceptive d'un même objet.



Il est donc possible de concevoir qu'avant toute fixation sur une perception ou une autre de cet ensemble de segments disposés sur la feuille, trois possibilités ou trois états de perception *coexistent au niveau mental du sujet* qui vont, l'une *ou* l'autre, pouvoir s'actualiser après un certain temps de première présentation de l'objet à son regard. Chacune d'elle pourra se réaliser avec une certaine probabilité *dépendant du sujet*, de son inconscient, de son état d'éveil, de fatigue, de concentration, de son milieu social, de sa culture, de son histoire, etc..., et aussi changer au cours du temps, donc être instable.

Si, pour faire simple, l'on se limite aux deux possibilités de perception du cube *en volume*, il est tentant de mettre en rapport cette situation de coexistence ou de bistabilité perceptive avec une autre situation rencontrée, celle-là, en physique, dans un système quantique à deux états. De quoi s'agit-il ?

Concepts pertinents empruntés à la mécanique « quantique faible »

Un des concepts de base de la théorie quantique pose que, tant qu'un système quantique¹² est isolé, et notamment ne fait l'objet d'aucune mesure, son état peut être décrit mathématiquement en termes

¹² En physique de l'infiniment petit un système quantique est un objet – atome, photon, particule élémentaire... – ou un ensemble de quelques objets qui peuvent entrer en interaction les uns avec les autres.

d'une superposition d'états discrets, ceux (et seulement ceux-là) qui sont accessibles au système. Pour le dire autrement, l'état du système quantique isolé est décrit comme « suspendu » entre plusieurs états, distincts et propres au système. Cependant un et un seul de ces états pourra être observé lors d'une mesure éventuelle, cette mesure faisant du même coup perdre au système sa qualité de système isolé. Tant que la mesure n'a pas eu lieu, cet état composite (suspendu) est décrit formellement comme une somme (linéaire) pondérée des états distincts accessibles, les coefficients de pondération de cette somme étant reliés aux probabilités de réalisation de chacun d'eux à l'issue de la mesure éventuelle.

Autre concept fondamental en physique quantique : la complémentarité au sens de l'exclusion mutuelle (des états finaux) et de la nécessité conjointe (pour rendre compte de tous les états possibles). Cela découle du fait qu'un « objet quantique » à deux états propres ne peut se présenter, ou se révéler, que sous un seul des deux aspects à la fois. Les deux états accessibles sont complémentaires l'un de l'autre, puisque nécessaires tous les deux pour décrire complètement l'état du système isolé, mais aussi sont *exclusifs* l'un de l'autre puisque seul l'un des deux pourra être observé lors de la mesure. Ainsi, si les deux états réalisables de notre système quantique isolé sont équiprobables (50-50%), dans la superposition qui le décrit comme composite les deux états sont dans une configuration *symétrique* classique. Cette symétrie se trouvera *brisée* lors d'une mesure, puisqu'alors un seul état (*ou* l'autre) du système sera *actualisé* par la mesure avec une probabilité égale à 0,5.

La situation est *presque* la même pour les deux possibilités de perception du cube de Necker en volume par un observateur : à la *présentation du stimulus*, tant que le sujet n'a pas fixé son choix perceptif entre les deux configurations, les deux manières de voir le cube en volume coexistent pour lui au niveau mental de façon *symétrique*. Cette situation se distingue cependant de celle du système quantique isolé à deux états dans le sens où, s'agissant de la perception du cube, l'observateur participe du système lui-même. C'est ici que le concept d'*intrication* de la physique quantique intervient : l'une et l'autre des deux perceptions sont symétriquement possibles et sont *intriquées avec le sujet - observateur au niveau mental*. Elles vont, après un certain temps *propre à ce dernier*, pouvoir s'actualiser (on dirait en physique « se projeter ») sur une perception *ou* l'autre, par une *brisure de symétrie* qui réalise ce qu'on appelle en mécanique quantique une « réduction d'états ». Dans la pratique, si l'on recommence un grand nombre de fois cette expérience, par une série de présentations - occultations du même stimulus au même sujet, on pourra *mesurer* les probabilités respectives des deux perceptions possibles *par ce sujet* : globalement l'expérience complète réalise le passage d'une *superposition d'états* à un *mélange statistique d'états* du système global cube + sujet.

On retrouve les concepts de *complémentarité et d'intrication* pour les différentes modalités de perception du cube de Necker : d'une part entre les deux interprétations volumiques distinctes, comme nous venons de le faire, d'autre part entre l'interprétation volumique tridimensionnelle et l'appréhension immanente, bidimensionnelle, d'un ensemble de segments dessinés sur une feuille de papier. Dans chaque cas, les interprétations sont complémentaires et bien exclusives l'une de l'autre, mais toutes sont nécessaires pour définir l'ensemble des perceptions possibles.

Nous venons donc de voir qu'il n'est pas illégitime d'évoquer, dans *toutes* ces expériences de perception visuelle, les notions de superposition d'états complémentaires, d'intrication, de construction et de brisure de symétrie, telles qu'on les rencontre dans le cadre de la physique quantique. C'est ainsi que Patrick Heelan ¹³ étend l'analogie d'une structure quantique à la structure de la cognition empirique, dans sa proposition de théorie « quantique faible », qui l'amène à poser la thèse suivante : « *La perception nécessite des relations de complémentarité et d'incertitude, ainsi que d'intrication (construction de symétries) et désintrication (brisure de symétries), formellement équivalentes aux situations de la mécanique quantique* »¹⁴.

¹³ Patrick Heelan, « The phenomenological role of consciousness in measurement », *Mind and Matter* 2, 2004, p. 61 – 84.

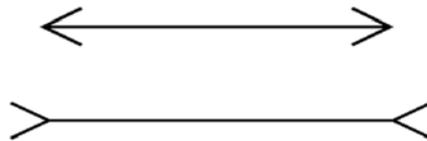
¹⁴ Patrick Heelan, *ibid.* p. 73

Nous posons qu'en ce qui concerne la phénoménologie du regard, c'est sans doute au niveau de la superposition des états de perception, du concept d'intrication entre l'objet et le sujet, et de la notion de brisure de symétrie, que l'on peut au mieux trouver un apport original de l'interprétation quantique et de son formalisme. Notamment l'intrication correspond à une autre manière de considérer la réciprocité du regard, telle qu'introduite par Jacques Lacan dans le *Séminaire XI* : « ... les phénoménologues ont pu articuler avec précision [...] [que] le privilège du sujet paraît s'établir ici de cette *relation réflexive bipolaire*, qui fait que, dès lors que je perçois, mes représentations m'appartiennent [...]. Comment dénier que rien du monde ne m'apparaît que dans mes représentations ?¹⁵ ».

Retour au roman de Marguerite Duras ...

Revenant au « Ravissement de Lol V. Stein », la situation du regard est assurément plus complexe que celle de la relation *duelle* de perception du cube - de - Necker regardé par un sujet. Il faudrait pousser plus loin l'interprétation quantique de ce jeu - oscillation des regards, mais cette fois au moins entre trois pôles et en trois lieux dans la scène du champ de seigle du roman que nous évoquions, d'une part l'ex-amant Hold qui se trouve dans la chambre éclairée sous le regard de Lol, ensuite Lol tapie dans le champ de seigle et se voit vue par Hold, et enfin *le lecteur lui-même* : c'est une autre manière de nouer « l'être-à-trois¹⁶ », où ce qui reste en rade c'est « Tatiana [la ravisseuse], qui se trouve à la fin du roman vraiment le déchet de l'opération¹⁷ ». Certes le sujet – lecteur entre *imaginativement* dans le jeu des regards entre Lol et Hold, mais pour autant qu'on puisse encore reprendre à notre compte le concept d'intrication, à celle qui s'établit entre lui et les héros du roman s'ajoute l'intrication – à plusieurs niveaux - des regards de ces deux derniers personnages *entre eux*.

Du point de vue phénoménologique, on peut dans ce cas évoquer la situation d'un nœud à trois simplifié, approchée par celle de la perception visuelle des doubles flèches parallèles « de Müller-Lyer » (voir ci-dessous), l'une avec les pointes dirigées vers l'extérieur, l'autre avec les pointes dirigées vers l'intérieur.



La longueur métrique hors les pointes de ces deux flèches est la même. Cependant la perception *globale immédiate* du couple des deux flèches établit une *relation d'ordre apparente* entre les deux, celle ayant les pointes tournées vers l'intérieur paraissant plus longue que l'autre à une majorité de sujets (mais pas tous). « Les longueurs apparentes sont *intriquées entre elles* dans la mesure où, n'étant *qu'apparentes*, elles sont entrelacées *avec* le sujet percevant pour qui elles sont des apparences. De plus, l'établissement d'une relation d'ordre globale entre les longueurs apparentes est *complémentaire* de la détermination métrique locale de *chacune* des longueurs de flèche, puisque leurs conditions d'évaluation sont mutuellement exclusives¹⁸ ». La perception d'une relation d'ordre entre les deux flèches exclut celle des déterminations locales de chacune de leur longueur individuelle, de même que dans le cas de l'intrication quantique d'un système physique composite constitué de deux particules ayant interagi entre elles et qui se sont séparées aussi loin que l'on veut l'une de l'autre, l'on peut connaître la *distance* qui les sépare sans connaître la *position* de chacune d'elles.

¹⁵ Jacques Lacan *Le Séminaire* livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, pp. 76 – 77 (*souligné par nous*).

¹⁶ Jacques Lacan, « Hommage fait ... », *op.cit.*

¹⁷ Jacques-Alain Miller, « *Les Us du Laps* », Cours n° 19 du 20 Mai 2000, inédit.

¹⁸ Michel Bitbol, « La structure quantique de la connaissance individuelle et sociale », dans « Théorie quantique et sciences humaines », CNRS ed., 2009, p. 114.

Au delà de cette approche purement phénoménologique, dans l' « Hommage fait à Marguerite Duras ... » Lacan déplie à l'extrême la fonction du désir - et aussi du fantasme de dénudation - chez Lol : « Ce n'est pas Lol qui regarde, ne serait-ce que de ce qu'elle ne voit rien. Elle n'est pas le voyeur. *Ce qui se passe la réalise* ». Ce que Lacan veut nous montrer se jouant dans le roman, au delà de toute considération sur le regard lui-même, c'est essentiellement cette fonction du désir et du fantasme qui opère chez Lol : elle interroge le vide du manque, le trou autour duquel son regard tourne à la recherche de l'objet. C'est dans ce mouvement que l'art de Marguerite Duras nous entraîne à sa suite quand nous lisons le roman, où nous sommes à notre tour imaginativement observateur de ces scènes où le(s) regard(s) se perd(ent).

Tout autant peut-on dire que le désir du sujet intervient dans son regard du vide enserré par les traits de la figure dessinée sur la feuille de papier, que ce soit à deux ou à trois dimensions, avant que son « choix » ne s'arrête sur l'une ou l'autre, ou oscille entre l'une ou l'autre des représentations possibles. Mais il faut bien là rendre les armes, car aucun concept emprunté à la physique actuelle, fût-elle quantique, ou adapté de celle-ci, ne peut formaliser les fonctions du désir et du fantasme : dans la perception du cube de Necker ou des flèches de Müller-Lyer, le désir du sujet intervient dans son choix perceptif mais ceci n'est ni mathématisable, ni quantifiable. C'est là une des limites, assumée, de notre approche « quantique faible ».

Ainsi, même si les concepts introduits en physique par les fondateurs de la théorie quantique ont ouvert grande la porte de l'indéterminisme dans la représentation de la réalité que se fait cette discipline, et s'il est possible d'en adapter certains pour les utiliser dans le champ du sujet, nous butons là sur un point de réel, d'ajointement impossible entre deux discours : un point d'incommensurabilité. Pour reprendre Jacques Lacan dans le *Séminaire XVIII*, « Le discours scientifique progresse sans plus même se préoccuper s'il est ou non semblant [...]. Il n'a de référence que l'impossible auquel aboutissent ses déductions [...]. Voilà avec quoi, dans la physique, nous visons quelque chose qui est le réel. Pour ce qui nous concerne, nous [les psychanalystes] avons affaire à quelque chose qui diffère de la position du réel dans la physique [...], cela s'appelle le fantasme¹⁹ ».

Pour en revenir enfin à Marguerite Duras elle-même qui nous ravit dans son art et nous laisse finalement à quia, c'est le moment de se rappeler de Freud écrivant que les artistes nous invitent à remonter à des « sources que nous n'avons pas encore explorées »²⁰, et à sa suite de Lacan selon qui « *L'artiste, en sa matière, précède toujours le psychanalyste* »²¹.

¹⁹ Jacques Lacan *Le Séminaire* livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 28.

²⁰ Sigmund Freud « Le Délire et les Rêves dans la Gradiva de W. Jensen », PUF, Œuvres complètes vol. VIII 1906-1908, 2007.

²¹ Jacques Lacan, « Hommage fait à Marguerite Duras », *op. cit.* p. 192.